

Annie ERNAUX
LE JEUNE HOMME
Gallimard, Paris, 2022

En même temps que ce court ouvrage, 48 pages, d'Annie Ernaux, sort un cahier de l'Herne qui lui est consacré¹. Je n'ai pas lu ce dernier, sans doute tout à la gloire de notre autrice.

Le jeune homme correspond bien au titre de l'article de Fabrice Gabriel dans le supplément du monde des livres du 6 mai dernier : « *Annie Ernaux, la littérature au couteau* »². Ce bref opuscule, publié trente ans après sa rédaction, est le récit d'une relation entre l'écrivaine, alors âgée de cinquante-quatre ans et un homme de vingt-cinq ans. C'est bien en effet rédigé avec une froideur impressionnante. Rien de sentimental ne transparaît. Mais ne nous dit-elle pas d'emblée que « *si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues.* » ? La littérature avant la vie, la littérature à la place de la vie, les mots pas l'émotion, pas même pour exprimer l'émotion !

La froideur du récit donne la pénible impression d'une histoire dans laquelle ce jeune homme n'est que l'occasion d'une expérience à transformer en écriture, l'autopsie d'une relation. Rien de sentimental, rien d'une altérité, d'une rencontre, juste un retour sur soi, l'autre réduit à n'être qu'un miroir où cette femme se regarde, et constate paradoxalement son vieillissement. « *J'avais conscience qu'envers ce jeune homme, qui était dans la première fois des choses, cela impliquait une sorte de cruauté. Invariablement, à ses projets d'avenir avec moi, je répondais : « le présent suffit », ne disant jamais que le présent n'était pour moi qu'un passé dupliqué.* » (p 25).

La justesse de certaines remarques d'une objectivité clinique, en particulier sur les sentiments des relations de classe sociale, ne réchauffe pas la froideur narcissique du récit et n'efface pas la désagréable sensation d'une instrumentalisation permanente du jeune homme... Sans doute le fait qu'à aucun moment le plaisir sexuel ne soit davantage qu'évoqué indirectement. Des ressentis des amants, des sensations des corps, nous ne saurons rien. Annie Ernaux échappe ainsi à ce qui est si souvent reproché aux hommes, à tous les hommes dans une généralisation stéréotypée bien sûr abusive, celui de n'être que des consommateurs de femmes-objets pour leur seul plaisir. Ici, rien n'apparaît d'un plaisir charnel. L'acte sexuel ne serait que le moyen d'une recherche : « *souvent, j'ai fait l'amour pour m'obliger à écrire. Je voulais trouver dans la fatigue, la déréliction qui suit, des raisons de ne plus rien attendre de la vie* » (p11) Un acte plus proche du suicide que du plaisir de vivre. Une façon de rejoindre cette idée commune de l'orgasme comme « petite mort » ?

... à moins qu'il ne s'agisse de pudeur...

ou que l'essentiel de ce qui est vécu n'échappe à la littérature, l'échec des mots à saisir le vivant, impossible tâche d'où son éternel remise au travail ?

¹ Cahier de l'Herne sous la direction de Pierre-Louis Fort.

² Fabrice Gabriel. Critiques/ littérature, p3 le Monde des livres, 6/5//2022